

Quand les premiers archéologues découvrirent la Grèce

Roland Étienne

Professeur émérite à l'université Paris I Panthéon-Sorbonne
Ancien directeur de l'École française d'Athènes

Des premiers originaux en quête de collections aux diplomates érudits, du démontage du Parthénon au partage des sites de fouilles par les universités européennes, l'histoire de l'archéologie en Grèce révèle bien des surprises ! Même si les motivations de ces « antiquaires » ne furent pas toujours des plus limpides – politique oblige – la Grèce antique, redécouverte au XVI^e siècle, suscita en Europe, autour de Delphes et d'Olympie, un enthousiasme fédérateur qui ne s'est jamais démenti.

Au début du XV^e siècle, le monde grec antique est tombé depuis longtemps dans l'oubli. L'installation de l'Empire byzantin et l'affirmation d'une culture chrétienne, les invasions slaves du VI^e au IX^e siècle, l'implantation du système féodal, imposé par les Latins à l'issue de la quatrième croisade (1204), sont autant de facteurs qui, avec les changements de mentalité et de goût, expliquent cette rupture avec la culture antique.

De la Grèce oubliée à la Grèce retrouvée

La Grèce elle-même, à l'écart des routes de pèlerinage vers Jérusalem et des voies de commerce vers le Levant, est une *terra incognita*. L'état des connaissances historiques et géographiques est extrêmement lacunaire : seules sont connues les rives sud du Péloponnèse et les îles de l'Archipel où les navires font escale. On ne s'aventure pas à l'intérieur des terres et si le nom d'Athènes, déformé en « Sétines », figure sur les portulans à côté du port Lion – Le Pirée –, on est en Europe dans l'ignorance de l'état de la ville. Elle n'apparaît pas dans les récits de voyage en Terre sainte et, encore au milieu du XVI^e siècle, en Allemagne, une légende tenace voulait qu'elle ait été détruite et remplacée par un village de pêcheurs.

Pourtant, à l'orée du XV^e siècle, rompant avec des siècles d'isolement, deux personnages font figure de pionniers dans la redécouverte de la Grèce. Tous deux sont des Italiens et appartiennent à ces générations d'humanistes assoiffés de savoir. Cristoforo Buondelmonti, un moine florentin qui avait séjourné plusieurs années à Rhodes, eut le premier la curiosité de visiter les îles de l'égée. La description qu'il en fit dans le *Liber insularum archipelagi* inaugure la tradition des récits de voyage s'intéressant à la géographie et aux antiquités ; elle est agrémentée de la première tentative de cartographie historique appliquée à la Grèce.

Cyriaque d'Ancône mérite d'occuper une place à part dans l'histoire de l'archéologie. Il appartenait à une famille de riches négociants et c'est au cours de ses voyages d'affaires que s'éveillèrent sa curiosité, puis sa passion pour les antiquités. Dès lors ses déplacements furent le prétexte de véritables explorations archéologiques. Entre 1434 et 1448, Cyriaque visite presque toute la

Grèce, copiant des inscriptions, dessinant des monuments, collectionnant monnaies et pierres gravées. Au cours de cette quête, il acquiert la conviction que « les monuments et les inscriptions sont des témoins plus fidèles que les textes des auteurs anciens » et, guidé par ce principe, il rassemble dans un recueil tous les témoignages de l'Antiquité qu'il a rencontrés. L'essentiel des *Antiquarum rerum commentaria* a disparu, mais les fragments qui nous en sont parvenus mettent en lumière l'originalité de Cyriaque qui fut un précurseur, en reconnaissant le rôle essentiel des vestiges matériels dans la reconstitution d'une civilisation passée.

La prise de Constantinople par les Turcs en 1453, suivie de la conquête d'Athènes (1456) et de la Morée (1460), interrompt durablement les relations entre l'Occident et la Grèce, même si les élites intellectuelles se réfugient en Europe, où elles participent brillamment au mouvement humaniste. Il faut attendre un siècle pour que la Méditerranée orientale s'ouvre aux Occidentaux. La paix qui règne alors dans l'Empire ottoman, la signature des Capitulations, mettant les chrétiens de l'Empire turc sous la tutelle de la France (1576), l'établissement dans le Levant de comptoirs commerciaux et de missions catholiques sont autant de circonstances favorables à la reprise des contacts. Si la Grèce n'est pas encore un but de voyage en elle-même, on la visite sur la route de Jérusalem, de Constantinople ou des marchés d'Asie.

Les voyages sont aussi commandités par de riches mécènes qui collectionnent des œuvres d'art antique. La mode des collections s'est beaucoup développée en Europe à partir du XVI^e siècle ; signe de richesse, de prestige social et de goût, la collection devient aussi un objet d'étude pour les antiquaires. L'Italie a longtemps fourni les amateurs d'antiquités mais, très tôt, ces derniers ont cherché à s'approvisionner plus loin. Dans ce marché Venise a occupé une place privilégiée puisque, grâce à ses possessions en Égée, elle pouvait rapporter des pièces provenant de Grèce.

Au début du XVII^e siècle, le comte d'Arundel, un aristocrate anglais féru d'art, entretenait un réseau de correspondants en Grèce, qui recherchait activement pour lui sculptures et inscriptions. En France, sous Louis XIV, les ambassadeurs à Constantinople furent chargés d'acquérir des manuscrits et des œuvres d'art destinés aux bibliothèques et cabinets royaux. Cette passion des collections servait parfois les intérêts de la science : ainsi en fut-il de la mission du marquis de Nointel, ambassadeur de France auprès du Sultan, qui visite Athènes en 1674 et fait dessiner par le peintre Carrey les marbres sculptés du Parthénon, une documentation d'autant plus précieuse sur l'état du temple qu'il allait être irrémédiablement endommagé en 1687 par le bombardement des Vénitiens. Les aquarelles de Carrey sont conservées à Paris au Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale.

Dans le dernier tiers du XVII^e siècle se met en place tout un mouvement de recherche plus désintéressée, plus détachée de la pratique textuelle et accordant plus d'attention aux sources matérielles. Jacob Spon peut être considéré comme le meilleur représentant de ce courant : ce médecin lyonnais occupe une place de choix parmi les savants qui ont contribué à la naissance de l'archéologie, terme qu'il fut le premier à utiliser dans les *Miscellanea eruditae antiquitatis*. La définition qu'il en donne – l'étude de toutes les manifestations de la civilisation matérielle d'une société – a une connotation tout à fait moderne. Surtout l'archéologie est considérée par Spon comme supérieure à l'étude des textes, toujours susceptibles de falsification. Les vestiges antiques, et surtout les inscriptions et les monuments gravés sont des livres « dont les pages de marbre ont été écrites avec le fer et le ciseau ». L'exploitation systématique des inscriptions, la comparaison entre les textes et les données observables sur le terrain constituent les règles de la méthode archéologique que Spon mit en pratique au cours de son voyage en Italie, en Dalmatie, en Grèce et en Asie Mineure (1674-1675).

La passion de la Grèce ou la Grèce comme modèle

Au XVIII^e siècle le goût de l'antique se diffuse dans toute l'Europe. Ce goût est conforme à l'esprit du siècle et à la sensibilité des élites : l'art antique, et particulièrement l'art grec, offre les réalisations les plus parfaites des valeurs universelles de beauté, de raison, de vertu qui sont au cœur de la philosophie des Lumières. Rien ne traduit mieux cet engouement que le succès de l'ouvrage de l'abbé Barthélemy, le *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce* (1788) qui dépeint une

Grèce imaginaire, élégante et mythique.

C'est dans ce climat de « retour à l'antique » qu'il faut replacer l'œuvre de J. J. Winckelmann, le grand antiquaire allemand qui « invente » l'histoire de l'art. Il fonde sa théorie esthétique sur la recherche du beau idéal, incarné pour lui par l'Apollon du Belvédère, le Laocoon, la Vénus Médicis qu'il prend pour des œuvres classiques. Dans son *Histoire de l'art*, il formule l'idée d'une évolution de l'art qui le conduit de sa naissance à son apogée et à sa décadence et il tente une classification de l'art grec fondée sur la notion de style. Il importe peu que Winckelmann ait commis des erreurs, il avait donné à ses contemporains une vision historique et des clés de compréhension de l'art grec.

Au même moment, une autre personnalité d'exception, le comte de Caylus, ouvre la voie à l'archéologie moderne. Cet homme du monde, venu tardivement aux antiquités, amateur d'art moderne, mécène et collectionneur, rompt définitivement avec la tradition philologique. Ce qui l'intéresse, ce sont les objets, y compris ceux de la vie quotidienne, auxquels il confère la valeur de véritables documents historiques. Son œuvre maîtresse, le *Recueil d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques et gauloises* annonce cette nouvelle science archéologique, celle des objets et des monuments, et jette les bases d'une typologie qui permet de classer les objets selon des distinctions géographiques et chronologiques. L'un des outils du raisonnement archéologique est né.

L'archéologie naissante voit son champ s'élargir tout au long du siècle avec les fouilles spectaculaires d'Herculanum et de Pompéi, l'exploration des temples grecs de Paestum, en Italie du Sud, puis ceux de Sicile et les grands voyages d'architectes en Grèce.

La mode des voyages s'est répandue en Europe. Les jeunes gens des classes fortunées complètent leur éducation par un périple en Méditerranée : le « grand tour », signe de distinction sociale et culturelle. Écrivains et artistes partent aussi pour la Grèce, en quête d'inspiration et de modèles esthétiques.

La société londonienne des *Dilettanti*, qui réunit les meilleurs connaisseurs de l'Antiquité, finance des missions et, en 1751, envoie à Athènes un peintre, James Stuart, et un architecte, Nicolas Revett, pour mesurer et dessiner les antiquités d'Athènes et établir un plan de l'Acropole. La qualité de leurs travaux, la précision et l'exactitude des relevés d'architecture font faire un progrès décisif à la connaissance des monuments antiques ; leur magnifique publication fait date et autorité.

Au moment où Stuart et Revett travaillent en Grèce, Julien David Le Roy, architecte et pensionnaire de l'Académie de France à Rome, étudie à Athènes les monuments de l'Acropole. Il se hâte de publier en 1758, avant ses rivaux anglais, les *Ruines des plus beaux monuments de la Grèce*. Mais ses dessins, influencés par Piranèse et le goût des ruines, si cher au XVIIIe siècle, sont plus pittoresques qu'archéologiquement précis.

Ces architectes sont aussi des bâtisseurs recherchant dans l'étude des monuments antiques les éléments d'un nouveau style d'architecture, le néoclassicisme, qui va s'imposer et transformer le paysage de nombreuses villes européennes au XIXe siècle. Il suffit pour s'en convaincre de visiter par exemple Edimbourg, la patrie de lord Elgin !

Le rôle ambigu des grands musées d'Europe

Ce ne sont pas seulement les voyages, les explorations, les relevés des monuments qui font connaître l'Antiquité, mais aussi la création des grands musées : Musée Pio Clementino ouvert en 1771, British Museum en 1753, Musée Napoléon en 1801, Glyptothèque de Munich en 1830, qui mettent un large public au contact avec les originaux de l'art grec. Le prestige de ces œuvres et la soif d'en acquérir pour enrichir ces nouveaux musées exacerbent la rivalité entre les grandes puissances qui se livrent à une véritable chasse au trésor. À la fin du XVIIIe siècle et dans les deux premières décennies du XIXe, ce phénomène prend une ampleur sans précédent : c'est du

pillage d'antiquités à une échelle internationale que relèvent le démontage du Parthénon, l'enlèvement du décor sculpté des temples d'Égine et de Bassae ou encore l'enlèvement de la Vénus de Milo, ainsi que leur transfert vers les musées de Londres, de Munich et de Paris.

Si ces affaires sont trop bien connues pour faire l'objet d'un long développement, le contexte dans lequel elles se déroulèrent mérite quelque attention. Lorsque lord Elgin, l'ambassadeur de Grande-Bretagne auprès de la Sublime Porte, obtient, en 1801, le firman qui l'autorise à dépouiller l'Acropole d'Athènes, il n'est pas le premier à en avoir eu le dessein. Le comte de Choiseul-Gouffier, ambassadeur de France à Constantinople en 1784 et auteur d'un très célèbre *Voyage pittoresque de la Grèce* (1782) a engagé avant lui des moyens considérables pour assurer à son pays la possession des marbres du Parthénon et, plus généralement, pour accaparer le marché des antiquités à Athènes : « Enlevez tout ce que vous pourrez, ne négligez aucune occasion de piller dans Athènes ou dans son territoire tout ce qu'il y a de pillable », écrivait-il à son agent à Athènes, le peintre et antiquaire Fauvel, considéré comme le meilleur connaisseur de son temps. L'entente anglo-turque entre 1799 et 1801 devait en décider autrement et le butin prit le chemin de Londres ; il aurait aussi bien pu partir pour Paris...

Comment ces lettrés, admirateurs de l'Antiquité, ont-ils pu se comporter en avides prédateurs ? Aucun d'eux n'a conscience – à l'exception de Byron – de dépouiller la « Grèce éternelle » de son patrimoine. Bien au contraire, convaincus de sauver les précieux vestiges de la barbarie turque, encouragés par l'indifférence des Grecs qui ont perdu la mémoire de leur passé, ils considèrent que les chefs-d'œuvre qu'ils emportent appartiennent davantage à leur patrimoine culturel et national qu'à celui des populations locales.

L'arrivée des marbres Elgin à Londres, celle des sculptures d'Égine et de Bassae à Munich et à Londres suscitent une vive polémique : pour la première fois, un ensemble important de sculptures grecques était mis à la disposition des érudits occidentaux. Ces originaux bouleversent tout ce que l'on croyait savoir de l'art grec classique. Les *Dilettanti* les considèrent de qualité inférieure et d'époque romaine tardive. Ils ne font par là que reproduire le goût de leur époque : le réalisme qui éclate dans les frises de Phidias choque l'idée qu'ils se font de la perfection. Une révision de l'histoire de l'art selon Winckelmann s'impose.

Les Grecs retrouvent la Grèce

La guerre d'indépendance qui éclate en 1821, puis la création d'un État grec indépendant changent profondément les conditions de l'exploration archéologique en Grèce. Le peuple hellène se réapproprie son patrimoine et, dès 1827, est élaborée une législation interdisant l'exportation d'antiquités. Mais la compétition scientifique et culturelle n'en reste pas moins une des formes de la rivalité entre nations sur le sol grec. Le lien entre politique et archéologie apparaît clairement dans l'Expédition de Morée (1829-1831). Après la bataille de Navarin (1827), la France désireuse d'affirmer son rôle dans le mouvement philhellénique européen, envoie des troupes libérer le Péloponnèse des Turcs (août 1828). Ce corps expéditionnaire est rejoint par une mission scientifique pluridisciplinaire, conçue sur le modèle de la Commission d'Égypte, chargée de dresser un inventaire de la Grèce. Sur le plan archéologique, l'entreprise ne connut pas une grande réussite. Cependant des fouilles furent engagées à Olympie qui permirent l'identification du temple de Zeus ; de nombreux relevés furent accomplis, notamment à Bassae et à Messène. Les investigations touchèrent aussi le passé byzantin, jusqu'alors ignoré. Les publications de l'Expédition de Morée, parues entre 1831 et 1838, sont d'une incontestable nouveauté. La mission marque une rupture avec les pratiques de pillage de la période précédente, – même si deux métopes d'Olympie ont été exportées au Louvre ! – et affiche le souci de ne causer aucun dommage aux sites et aux monuments. Elle met aussi fin à l'hellénisme élégiaque et imaginaire du *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce* et ouvre la voie à la véritable découverte scientifique du pays, qui s'effectue dans la deuxième moitié du XIXe siècle. Grâce à l'expédition de Morée, l'archéologie française qui s'était laissé distancer au début du XIXe siècle regagne en partie le terrain perdu.

Dans les décennies qui suivirent sa position fut renforcée par plusieurs initiatives : l'envoi de

missions, – celle de Ph. Le Bas en Grèce et en Asie Mineure à la recherche d'inscriptions (1843) et celle de Léon Heuzey en Macédoine, avec notamment la fouille du palais de Palatitza –, et surtout la création de l'École française d'Athènes en 1846, qui devait assurer le rayonnement de la France face à l'Angleterre et à la Russie. L'École d'Athènes offrait à l'archéologie française un centre pour mener à partir de 1870 de « grandes » fouilles.

Des amateurs aux spécialistes : le grand bond en avant

Vers 1860 que sait-on exactement de l'archéologie grecque ? Peu de choses en fait : les grands sites n'ont pas encore été systématiquement fouillés et les connaissances en dehors de la période classique sont limitées ; on ne fait d'ailleurs commencer l'histoire de la Grèce qu'en 776 av. J.-C., date supposée des premiers concours olympiques.

C'est dans le dernier tiers du XIXe siècle et au tout début du XXe que l'on assiste à une explosion des découvertes et à la révélation de civilisations pour lesquelles on ne dispose pas de données textuelles. Cet essor correspond à de grands changements qui intéressent plusieurs domaines : le champ d'investigation s'étend aux régions rattachées progressivement au royaume grec : Heptanèse – ou îles ioniennes, Thessalie, Crète. Le savoir et ses structures se transforment : il n'est plus affaire d'amateurs éclairés et d'artistes, mais de spécialistes et d'universitaires. Enfin, sur le sol grec, se met en place le cadre institutionnel de la recherche, géré par le Service archéologique et par les institutions étrangères. La Société archéologique grecque manifeste un grand dynamisme dans le domaine des fouilles – Athènes, Éleusis, Épidaure –, comme dans celui des travaux de restauration, notamment sur l'Acropole.

Conscientes du prestige que l'on peut retirer de l'archéologie, les nations européennes créent, après la France en 1846, leurs instituts en Grèce : les Allemands en 1873, les Américains en 1882, les Anglais en 1885, suivis par les Autrichiens et les Italiens (1898 et 1909). Une géographie des fouilles se dessine, qui n'a pas absolument changé jusqu'à nos jours : les Français travaillent à Delphes, à Délos, à Thasos et à Argos, les Allemands à Olympie, à Samos et au Céramique d'Athènes ; les Anglais fouillent dans le Péloponnèse, les Américains à Corinthe et à l'Héraion d'Argos, les Italiens en Crète.

Ces entreprises apportent une riche moisson de monuments, de sculptures et d'inscriptions qu'il serait trop long de citer ici ; rappelons seulement les statues de l'Acropole, les frontons d'Olympie ou les sept mille inscriptions nouvelles sur les sites de Delphes et de Délos.

Pourtant, ce qui marque cette période, ce sont moins ces trouvailles que la mise en évidence de civilisations et de périodes sur lesquelles la tradition écrite était muette : civilisation minoenne (2000-1450 av. J.-C.) et mycénienne (1600-1200 av. J.-C.), culture des Cyclades (IIIe millénaire).

Schliemann et Evans, le rêve et la science

Dans cette remontée dans le temps, deux personnages jouent un rôle de premier plan, H. Schliemann et A. Evans. Qu'on le considère comme un visionnaire ou comme un psychopathe affabulateur, on reconnaît à H. Schliemann, commerçant allemand richissime et archéologue autodidacte, le mérite d'avoir révélé au monde savant comme au grand public les trésors d'une civilisation oubliée, bientôt appelée mycénienne, du nom du centre le plus important. Sa ténacité à retrouver les traces du monde décrit par Homère dans *l'Illiade* et dans *l'Odyssée* le mena à Ithaque, puis à Hissarlik en Turquie, le site de l'ancienne Troie, où il crut mettre au jour le légendaire trésor de Priam ! Passant ensuite à Mycènes, il exhuma un cercle de tombes à l'intérieur de l'Acropole et fouilla la chambre à coupole, connue comme le « trésor d'Atrée ». La découverte était considérable, même s'il est aujourd'hui reconnu que le monde d'Homère n'a pas grand-chose à voir avec la civilisation mycénienne.

Quand Schliemann meurt en 1890, il vient d'effectuer un voyage en Crète, sur le site de Cnossos où, guidé par la légende du Minotaure et du labyrinthe, il a cherché en vain à acquérir des terrains de fouilles. Dix ans plus tard, A. Evans reprenait le projet, couronné cette fois de succès, et la

gloire d'explorer le palais de Minos revint à un Anglais. Mais là s'arrêtent les similitudes.

A. Evans est le fils d'un préhistorien célèbre et a lui-même une formation de savant. Lorsqu'il entame la fouille de Cnossos, il a une connaissance précise de l'archéologie préhistorique et des méthodes stratigraphiques qu'il va mettre en œuvre. En quelques années, il révèle une nouvelle civilisation qu'il appelle minoenne, du nom du roi légendaire Minos, jette les bases de l'archéologie minoenne et propose une chronologie de l'histoire de la Crète antique qui est encore utilisée.

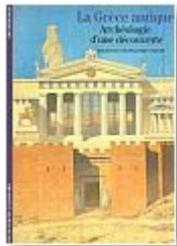
Dans la deuxième moitié du XXe siècle, il restait encore de belles trouvailles à faire en Grèce : que l'on songe aux fresques de Santorin du XVIe siècle av. J.-C., révélées par Sp. Marinatos et aux tombes royales de Macédoine du IVe siècle dont les plus belles furent fouillées par un autre archéologue grec, M. Andronikos, en 1977 ; mais la Grèce a perdu son leadership culturel : la culture artistique n'a plus pour modèles les grandes créations du classicisme et les élites ne lisent plus Platon. Pourtant, dans une Europe à la recherche de racines et de références communes, la culture grecque ou gréco-romaine est sans conteste le seul bien que les nations puissent revendiquer d'une même voix et c'est pour cela que l'on doit toujours aller à Athènes.

Roland Étienne

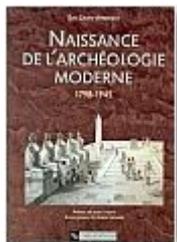
Juillet 2002

Copyright Clio 2021 - Tous droits réservés

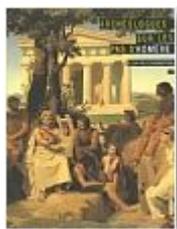
Bibliographie



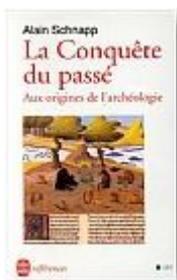
La Grèce antique, archéologie d'une découverte
Roland Etienne
Découvertes
Gallimard, Paris, 1990



Naissance de l'archéologie moderne
Eve Gran-Aymerich
CNRS Editions



Archéologues sur les pas d'Homère : La naissance de la protohistoire égéenne
Olga Polychronopoulou
Noësis, Paris, 1999



La Conquête du passé, aux origines de l'archéologie
Alain Schnapp
LGF, Paris, 1998



La Grèce en révolte : Delacroix et les peintres français, 1815-1848
Claire Constans
Réunion des Musées Nationaux, 1996